

NATHAN LORENSKI

DANS L'OMBRE
DES CHÊNES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042536411

Dépôt légal : octobre 2026

*À mon père, mon modèle,
À mes fils, ma joie,
À ma muse, sans qui ce livre n'existerait pas,
À ma relectrice et belle-mère, sensationnelle.*

Prologue

Novembre 1270

Le bruit des vagues blessait l'oreille de Robert, comte d'Artois¹.

Le ressac contre la roche lui raclait le cœur, si bien que de son cœur ou de la roche, il se demandait lequel s'éroderait en premier.

Le vent avait laissé sa poésie dans le désert, asséchée, comme tout ce qui y pénétrait. Les seuls vers qui lui venaient en tête sortaient de plaies noires, pourries et malodorantes. C'est qu'il en avait laissé, là-bas, des compagnons morts ou presque, en proie à ces petits insectes jaunes et blancs, bouffis et repus. Il voulait des souvenirs et des histoires à raconter. Maintenant il en avait. Mais pour qui ?

« Je reviendrai grandi et renforcé ! Je reviendrai en meilleur homme, et en meilleur chrétien ! Par la grâce de Dieu, je vengerais mon père ou je ne reviendrai pas ! », s'entendait-il dire. Grandiose mais puérile fanfaronnade, osée la veille de ce grand voyage.

Avant de partir, il s'imaginait déjà de retour dans son domaine, entouré, acclamé, adulé par les siens. Ils verraient en lui le digne successeur de Robert 1er du nom, cet impétueux combattant tombé l'arme à la main et le nom du christ sur les lèvres. Là, dans l'ivresse de ses souvenirs et sous les yeux ébahis de sa maison, le souvenir de son oncle, Louis le neuvième, apparaîtrait.

Mais à présent, qui tendra l'oreille pour s'entendre conter l'histoire d'un roi et de ses chevaliers morts en terre impie ? Ou encore celle de ce fils et de ce frère se disputant la dépouille mortelle du roi tombé ?² Mieux, qui aimera à s'imaginer des moribonds gangrenés et laissés pour morts dans cet infernal

1 Robert d'Artois 1250-1302, Comte d'Artois aux mêmes dates. Fils de Robert d'Artois 1er du nom, frère de Saint Louis, mort à Mansourah lors de la septième croisade.

2 À la mort de Saint Louis, Philippe III, son fils, souhaite ramener sa dépouille en France. Charles d'Anjou, frère de Saint Louis, souhaite emmener la dépouille en son royaume, en Sicile.

désert ? Personne. Et Robert, si jeune, moins encore que les autres.

Ses rêves de gloire se dissipèrent sous l'harmonie cruelle de la poussière, du sable et du soleil.

La question ne se posait plus de revenir en héros ou en martyr. Juste revenir.

Devant lui, dans l'ombre d'un arbre de la Sicile tant attendue, semblait dormir son oncle, Alphonse³.

Il était assis, la tête inclinée entre ses deux genoux relevés. Le tronc de l'arbre le protégeait d'un soleil haï et les ramures glissaient comme autant de bras prêts à consoler cette âme en peine.

D'une lassitude extrême, il leva la tête et contempla l'azur infini. Au loin, le bleu de la mer et du ciel se rejoignaient, verrouillant le tabernacle sacré de l'Orient rêvé.

En bas de la falaise, des hommes harassés vidaient les navires rachitiques.

L'avoué du Saint-Sépulcre reconnaîtrait-il ses spirituels descendants, chevaliers d'un christ perdu ?

Après un raclement de gorge douloureux, Alphonse parla tout bas. Pas par pudeur ou par crainte d'être entendu, il ne pouvait pas élever la voix plus haut. L'air, pris dans cet étai de chair aride et sec, peinait à sortir de ses poumons, si bien que ses premiers mots furent inintelligibles et qu'il dut s'y reprendre à deux fois pour formuler sa pensée.

« La Terre Sainte m'a pris deux frères et va me donner la mort. Je ne suis pas certain de comprendre Son message, ni Son dessein dans tout cela. Il a ramené à Lui son plus fidèle serviteur, nous laissant bien seuls. »

Alors il posa son regard sur Robert, mais celui-ci ne put le soutenir. Des paupières rougies et sèches encadraient des yeux dont la couleur demeurerait difficile à distinguer et au-dessous desquels se dessinaient dans le creux de l'orbite des cernes noirs et violacés sur leur contour.

Il disait vrai. Dans l'année il serait mort, son corps ne supporterait plus les peines, les blessures et les maladies rencontrées *là-bas*. Robert ne lui répondit pas, car résigné, Alphonse ne souffrirait pas la contradiction. Physiquement affaibli au point de paraître plus mort que vivant, il ne se ressemblait déjà plus. Ses joues creusées avalaient une barbe drue et brune, tandis

3 Alphonse de Poitiers 1220-1271, frère de Saint Louis et de Charles d'Anjou

que ses lèvres gercées, blanches de sel, perçaient timidement une moustache encombrante.

Quelle pitié. Un ange déchu n'aurait pas pire mine. Où était le beau et valeureux chevalier ? Ce prince de sang au grand cœur dont on vantait les mérites ? Ce mécène dont les artistes en devenir cherchaient la protection ? Il était resté là-bas, lui aussi. Au pied de cet arbre ne gisait qu'un pantin royal, désarticulé, grisé comme un chevalier.

Janvier 1295

La lente marche de l'étaalon noir évitait au cavalier d'être brinquebalé.

Dans cette fraîche matinée d'hiver, ils avançaient, entre les hêtres et les charmes au garde-à-vous devant leur passage. Dans un ballet connu d'elles seules, les dernières feuilles d'or et de rouille lâchaient les branches, saluaient les passants, tombaient sur l'épaule du cavalier ou sur la croupe de la monture, avant de s'élancer au sol dans une dernière échappée.

À gauche, la mélopée incessante d'un cours d'eau inondait les environs, effaçant le bruit des sabots sur la pierre et dans la boue.

Une bataille se jouait. Les rayons jaunes du soleil crevaient le rideau blanc qui couvrait les environs, révélant, çà et là, des troncs humides en proie aux champignons tandis que de son côté, la brume, masquait des petits animaux effrayés par l'haleine sonore du cheval. Aucun des deux ne semblait vouloir céder de terrain jusqu'à ce que le cavalier franchisse la lisière de la forêt, où l'éclat douloureux du soleil l'accueillit.

Il plissa les yeux et mit sa main en visière.

Des collines verdoyantes, illuminées par la rosée, se dessinaient devant lui. Un calme olympien planait et seul le craquement des branches provoqué par des bêtes invisibles osait défier le silence. Un héron cendré passa au-dessus de lui et ses yeux se heurtèrent au soleil en tentant de suivre la course de l'échassier.

Le cavalier descendit prestement de son étaalon, le saisit par la bride et reprit le chemin. L'herbe grasse et humide trempait ses bottes. La vue lui plaisait.

En sa qualité de Comte d'Artois, Seigneur de ces terres, Robert ne prenait – ou n'avait – jamais assez de temps pour aller à leurs rencontres, et profiter de ces instants où la nature l'englobait et lui rappelait la petitesse de son être.

Dans ces rares moments, la grâce répandait sa chaleur en lui et un sentiment de bien-être s'emparait de son âme. L'humilité, la véritable humilité, celle que l'on ressent devant Sa création, l'enlaçait tendrement. Accueillant avec joie Son étreinte, il remettait son statut de seigneur en question.

« Suis-je digne de gouverner Ses terres ? » se demandait-il, tourmenté par la peur d'être victime d'un orgueil démesuré.

N'ayant aucune réponse, il se promettait d'être un protecteur, de garder sains ces environs, ces terres vallonnées qu'il aimait tant.

Après tout, il s'agissait de l'apanage de son père, maintenant sien, et un jour, celui de son fils et de ses héritiers. Il fallait en prendre soin.

En revenant de Sicile il y a six ans, il décida à faire d'Hesdin et de ses alentours un domaine seigneurial digne de ce nom.

Il comptait en partie sur Renaud Coignet de Barlète⁴ pour son entreprise et, bientôt, ils commenceraient à clôturer ce qu'il appelait son « parc ».

Renaud, chevalier émérite, possédait une extraordinaire science de la nature et un intérêt prononcé pour ces travaux.

Une pointe d'amertume frappa le cœur de Robert. Il laissa échapper un long soupir, inclinant la tête de dépit ou peut-être de désespoir, et à la recherche d'un soutien, il flatta l'encolure de son étalon. La guerre se préparait.

Et être fait pour la guerre lorsqu'on chérit la paix, c'est porter sur ses épaules un véritable fardeau.

L'Angleterre ? La Flandre ? Qui des deux succombera au besoin de se mesurer à l'inflexible Roi de France et à son bras armé, Robert lui-même ?

Les premiers ont fort à faire face aux Gallois et aux Écossais qui refusent d'être écrasés et soumis.

Les seconds ont leur comte et ses fils emprisonnés à Paris, soupçonnés de trahison.

Malgré ces situations désavantageuses et peu propices à un conflit ouvert, les choix de Philippe le Bel pouvaient solidifier l'alliance anglo-flamande, celle-là même qu'il tentait de rompre avec la capture de Gui de Dampierre et ses fils⁵.

« Le Roi est Empereur en son royaume », décréta un jour Philippe-Auguste, illustre capétien et arrière-grand-père du comte d'Artois. Robert l'acceptait volontiers et vouait à son seigneur une dévotion parfaite. Alors, qu'il fasse la guerre à l'Angleterre, aux Flamands, au Saint-Empire, aux Mongols ou à tous à la fois, il le suivrait et s'enfoncerait dans la fournaise des

4 Renaud Coignet de Barlète, chevalier rencontré en Sicile par Robert II d'Artois. De 1292 à 1299 il supervise les constructions du château d'Hesdin et de son parc.

5 Suite à une tentative de rapprochement matrimoniale entre l'Angleterre et la Flandre, Gui de Dampierre, Comte de Flandre, ses fils et sa fille furent arrêtés par Philippe le Bel.

combats pour frapper de sa lame les ennemis du royaume de France. Roland réincarné, il assurerait les arrières de son roi.

Pourtant, malgré ce goût prononcé pour le combat, souvent – pour ne pas dire toujours – il regrettait de ne pas pouvoir être un suzerain peaufinant ses lois, l'économie et l'industrie de son comté.

Il retira son capuchon bleu nuit et laissa le soleil matinal caresser la peau de ce visage buriné. Il cacha ses yeux gris derrière ses paupières pendant que des rayons chauds balayaient ses traits découpés à la hache. Ses longs cheveux tombaient à peine sur ses épaules et encadraient une mine tendue.

Sa mâchoire carrée, crispée, se détendit, et une fine vapeur disparut dans l'air lorsqu'il soupira de nouveau. Il passa ses mains sur son visage et sa barbe naissante râpa le cuir usé de ses gants. La tête légèrement basculée en arrière, il souriait. Ces fraîches matinées d'hiver comptaient beaucoup pour lui. À quarante-quatre ans, il avait vu beaucoup de pays, de régions et de cités si différentes. Toutefois et contre toute attente, c'est bel et bien l'Artois qui retenait toute son attention. À ses yeux, il était impossible de ne pas voir Son œuvre dans l'équilibre de ces terres.

Ces collines parfaitement enchâssées, ces forêts odorantes parcourues de ruisseaux ou encore ce ciel si pur, dénué de toute souillure, oui, il aimait ces terres dans leur simplicité.

Même sous le soleil italien, lorsque Robert eut l'opportunité de régner sur Naples⁶, c'est bel et bien le nord du royaume de France qui lui manquait. Tant de fois, loin de chez lui, le souvenir de ce lever de soleil sur la colline St-Jean, bombant la petite ville de Hosden, lui réchauffait le cœur : à sa droite, l'église Saint-Jean-Baptiste tenait comme un vieillard sur sa canne, prête à s'effondrer. Ses murs lézardés, abîmés par les hommes de Ferrand de Flandres⁷ il y a fort longtemps, ce clocher détruit, ses vitraux brisés... tout le suppliait. Derrière lui, tandis qu'il surplombait le village, le soleil s'était levé par delà les arbres, là-bas au loin, pour prendre de ses bras l'ensemble des environs en un instant et les embrasser. Alors, aveuglé, il détourna les yeux.

Son regard se posa sur cette église blessée.

6 De 1282 à 1289 Robert II d'Artois se rend en Sicile pour prêter main-forte à son oncle Charles d'Anjou qui fait face à un soulèvement.

7 Ferrand de Flandre ou Ferdinand de Portugal, 1188-1233, ravage l'Artois en 1214 lors de sa lutte face à Philippe-Auguste

Baignée dans les raies jaunes, cette ruine sublime se redressait dans la chaude lumière, de nouveau gigantesque et digne de Lui. Ses murs lézardés, ce clocher détruit, ses vitraux brisés... elle tenait comme un guerrier mutilé, fière et solide, témoin éternel de Sa grandeur, jamais elle ne faillirait, défiant les années et les injures passées.

Bien des fois il avait désiré retrouver Hosden et son église perchée sur la colline. Mais la peur de ternir ce souvenir si pur l'incitait à renoncer à l'expédition.

Le bruit d'un coursier au galop fit fuir de la rachitique canopée des centaines d'oiseaux, rapidement perdus dans l'éclat du soleil.

Deux cavaliers surgirent d'entre les hêtres et le plus grand, vêtu simplement et l'épée à la hanche, bondit de son destrier avant même que celui-ci n'ait fini sa course et dit :

— Père, des nouvelles de Paris ! Gui va être libéré !

Robert salua son fils, ainsi que Guillaume d'Aire, le chevalier qui l'accompagnait.

— Philippe⁸, prépare notre départ.

— Pour la guerre ? s'excita le jeune homme.

La question irrita le comte d'Artois. Seule une personne n'ayant jamais connu les affres des combats pouvait se réjouir d'un tel moment, mais c'était son fils, et il comprenait son envie de prouver sa valeur. Fait chevalier à la fin de ses quatorze ans, en même temps que le roi lui-même, aucun conflit majeur ne lui avait permis de se montrer. Seules sa proximité avec Philippe le Bel et les autorités pontificales rappelaient son envergure, ça et son nom. Solidement bâti, c'eût été d'ailleurs un véritable gâchis de laisser ses talents pour les tournois seuls.

— Pour la paix, répondit-il enfin d'un rictus léger, j'ai besoin de m'entretenir avec le Seigneur de la Flandre.

— Pour jager ? s'enquit Philippe, pensez-vous qu'il existe un monde où il ne lave pas l'affront de son emprisonnement ?

— Je pense surtout qu'il existe un monde où Gui de Dampierre, Comte de Flandre, se comporte en tant que tel.

— Venger son honneur me paraît être un motif valable, surenchérit le fils.

8 Philippe d'Artois, 1269-1298, fils de Robert d'Artois